

AVANT DE REJOINDRE
LE GRAND SOLEIL

DANIEL PAROKIA



AVANT
DE REJOINDRE
LE GRAND SOLEIL

ROMAN
BUCHET ● CHASTEL

© Libella, Paris, 2015
ISBN: 978-2-283-02909-1

Écoute
Écoute à ton tour silence du monde inanimé
c'est ta propre voix qui te parle à voix basse
la lourde porte va tomber
et moi j'aurai bientôt échangé ma douleur
contre ta cécité
j'aurai rejoint le grand soleil
où les ténèbres minérales
se consomment sans se plaindre.

Le Fleuve caché
Jean Tardieu
Poésie/Gallimard

1

Cet été-là, 1959, il flottait encore sur les plages françaises un parfum qu'on ne devait plus retrouver par la suite. C'était le parfum d'*Ambre Solaire*, une huile de rêve imaginée par Eugène Schueller, chimiste de formation, fondateur du groupe L'Oréal et plaisancier à ses heures.

Ambre Solaire était né en 1935 quand Eugène, dont la peau ne supportait pas le soleil lors de ses sorties en mer, avait décidé de créer une huile pour le corps protégeant des rayons solaires et favorisant le bronzage. À l'époque, l'un des seuls composants connus pour posséder des vertus filtrantes était le salicylate de benzyle. *Ambre Solaire* de Schueller comporta donc une telle substance, qui venait se surajouter à un accord

classique à dominante de rose et de jasmin, singulièrement efficace. Le désir de rivages et les congés payés firent le reste. Schueller avait inventé l'odeur des plages.

Quand, des années plus tard, les chercheurs de L'Oréal trouvèrent des filtres beaucoup plus actifs contre les rayons ultraviolets, on retira du produit le salicylate de benzyle. Aussitôt les ventes s'effondrèrent, beaucoup de clientes ne trouvant plus ce qui faisait, à leurs yeux, ou plutôt à leurs narines, tout le charme du parfum. On remit donc, peu après, du salicylate de benzyle dans *Ambre Solaire*, quoiqu'il n'eût plus désormais le rôle d'un filtre mais d'un agent parfumant. En quantité infime, mêlé à d'autres substances avec lesquelles il ne s'accordait pas comme précédemment, il n'eut cependant plus jamais le même effet. Les nouveaux produits n'étaient que de pâles copies de l'ancien.

Mélange de touches florales, balsamiques, sucrées, grasses et épicées, le salicylate de benzyle, malgré son odeur assez tenace, n'est

d'ailleurs pas très puissant par lui-même. Présent dans l'huile d'ylang-ylang, les absolues de frangipanier, le tiaré et l'œillet, il rappelle pourtant irrésistiblement les senteurs exotiques, évocatrices des mers du Sud. Et, en augmentant les doses, on obtient à coup sûr ce superbe effet solaire qui fit tout le succès des crèmes de bronzage des années 1950.

Déjà utilisée dans *Je Reviens* (Worth, 1932) et dans *Fleur de Rocaille* (Caron, 1934), mais associée ici à cette alliance inoubliable d'œillet, de rose, de jasmin et de gardénia qu'on retrouvait également, à l'époque, dans *L'Air du Temps*, de Nina Ricci, cette substance chimique conforta les envies de légèreté, de gaieté et de romantisme des jeunes femmes au sortir de la guerre.

L'Air du Temps, *Ambre Solaire* font partie des parfums qui ont marqué cette époque, par ailleurs sans goût et sans saveur, des années cinquante. La recette miraculeuse fondée sur un bouquet floral, des touches boisées, du musc et, naturellement, les

fameux salicylates – de benzyle, de cis-3-hexényle et d'amyle – devait engendrer les plus beaux parfums de la fin du siècle : *Fidji*, *Chloé*, *Anaïs*, *Charlie*, *Paris*...

Depuis que Joël était « nez », autrement dit évaluateur et compositeur de fragrances, il ne se lassait pas de les sentir. On peut même ajouter que c'est grâce à ces parfums qu'il était devenu « nez ». Grâce, au fond, à *Ambre Solaire* qui est à leur origine.

Car on ne naît pas « nez », si j'ose dire, on le devient. Et le problème est alors de le rester : les « nez » se perdent, les parfumeurs le savent mieux que quiconque. Mais contrairement à Gogol, qui détacha cet appendice d'un personnage, lui prêtant, du même coup, une existence indépendante, Joël, quant à lui, conserva le sien, et ainsi fit fortune.

Selon des données archivées par la NASA, l'activité solaire de l'année 1959 avait été particulièrement intense, comme en témoignent les valeurs élevées des nombres de Wolf, en juillet et en août – nombres qui décomptent les taches et groupes de taches solaires observés par les physiciens dans leurs lunettes. Ils recensent des moments de faiblesse passagère de notre astre où sa température de surface s'abaisse localement d'un peu plus de deux mille degrés.

Dès le mois de janvier, on notait une certaine agitation sur notre étoile. Un immense groupe de taches, annoncé le 4 courant par de longues et brillantes facules au bord est du Soleil, se trouvait migrer, le 17, vers le bord ouest de son disque. Il éclatait le 25 en

deux sous-groupes disjoints, tandis qu'entre eux se laissaient deviner des régions plus tourbillonnaires, évoluant vers des formes d'enroulement spiralé d'une courbure accentuée au bord nord. Tout cela empira encore dans les semaines qui suivirent, jusqu'à devenir d'authentiques cyclones autour de la mi-avril.

Le nombre accru de surrections brillantes au limbe et sur le disque, la présence avérée de surrections sombres dans la région centrale, l'apparition, çà et là, de protubérances inopinées de type éruptif, comme, simultanément, les disparitions brusques de filaments et de filaments actifs, quoique assez comparables à ce qui s'était passé dans les années antérieures, avaient atteint en mai une ampleur inégalée.

Le champ magnétique solaire, soumis à la loi de Hale, les grands effets de marées des géantes planètes gazeuses – Jupiter et Vénus – restaient pourtant en tout point conformes à la normale et n'avaient pas produit, au cours de cette demi-année, de tempêtes solaires massives.

D'une période de onze ans, le cycle de Schwabe, en revanche, avait atteint l'année d'avant sa valeur maximale. Le nombre de taches et de sursauts solaires, l'intensité des flux et des rayonnements – importants ou en augmentation sensible – perturbaient la propagation des ondes radio, notamment des ondes courtes de fréquence décamétrique, et cela partout dans l'ionosphère.

De loin en loin, de forts orages électromagnétiques interrompaient encore les communications, dérangeant les navigations aériennes et maritimes, empêchant non seulement le repérage des vaisseaux ou des aéronefs mais l'ensemble de leurs transmissions.

En mer de Barents et dans l'Antarctique, aviateurs et marins, quand ils ne surveillaient pas leurs instruments affolés, contemplaient, éblouis, ces ballets de particules qui, pris dans la ceinture de radiations de Van Allen, se déversaient par la suite abondamment dans l'atmosphère,

provoquant au-dessus des pôles ces grands voiles colorés illuminant la nuit, qu'on appelle des aurores.

Malgré la protection de la magnétosphère terrestre, qui filtrait la plupart de ces particules rapides, un certain nombre d'entre elles traversaient néanmoins l'écran du bouclier.

Sur terre, les végétaux, les animaux, les hommes subissaient les effets de ces ouragans électroniques. Si la photosynthèse était facilitée, dans les sérums sanguins l'albumine oscillait au gré du champ solaire. Les lymphocytes du sang, qui forment ordinairement vingt à vingt-cinq pour cent des globules blancs humains, directement attaqués par l'activité de l'astre, étaient en déclin constant, favorisant l'apparition de troubles et de pathologies telles que thrombose, tuberculose ou infarctus du myocarde. Sur les bords de la mer Noire, on ne comptait plus les crises cardiaques.

Une assez forte recrudescence de maladies somme toute banales – mélanomes, fièvres, insulations, ophtalmies ou photoallergies – affectait également tout le territoire français où, l'été approchant, une chaleur étouffante avait fondu sur le littoral.

Insoucians, négligents, futiles ou complètement blasés, jusque-là exposés à des ultraviolets bénins, les baigneurs commençaient à redouter notre étoile et la regardaient un peu comme si elle devenait méchante. Ils se demandaient surtout comment s'en protéger.

D'où cette huile brune, très parfumée, à nulle autre pareille, dont les corps dénudés étaient désormais enduits, et qui tentait heureusement, sans toujours y réussir, de s'opposer aux effets nocifs de notre naine jaune.

Mais l'influence solaire, plus insidieuse encore, ne s'arrêtait pas aux frontières des corps. Elle s'étendait, en fait, plus loin dans les cerveaux, pénétrait plus avant dans les

consciences elles-mêmes, agissant sur le système nerveux central des gens, l'équilibre et l'ensemble de leur comportement mental – émotionnel, affectif, intellectuel, j'en passe.

Elle rendait plus instables les caractères anxieux, plus irritables et plus nerveux les sujets aux vertiges, plus épuisés les léthargiques, affligeait d'amnésie, de palpitations, de nausées les dépressifs chroniques, générait des tournis, des maux de tête ou encore une pression constante intolérable au sein des boîtes crâniennes les mieux organisées.

Sous l'effet combiné du vent solaire et de ses rafales, les mémoires cellulaires – où se logeait d'ordinaire l'énergie à basse fréquence des émotions profondes – s'éveillaient subtilement sous les impacts particuliers, libérant tour à tour la tristesse ou le chagrin, le cafard ou bien la haine, tous les traumas jadis enfouis et qui cédaient maintenant devant les effets tunnels et les ruptures de barrières.

Le vacancier dormait mal. Il se plaignait de troubles visuels, de problèmes d'oreille interne, éprouvait des maux de gorge, des

bourdonnements, des malaises vagues, présentait des symptômes thyroïdiens avortés, ressentait, à moindre échelle, le syndrome des sueurs froides, celui des mains moites ou cette triste sensation de bouche sèche que ni le pastis ni les bains de mer n'arrivaient à chasser.

Et contre tout cela, pas d'antidote. Pas de crème, aucun onguent, nul spray pour atténuer les troubles, les peines et faire se bronzer les cœurs. Il n'y avait que la vie, le temps et leur lente patine, en route vers la lourde porte.

C'est dans ce cadre perturbé que l'histoire a commencé. Mais si l'on veut user d'une formule éprouvée, au demeurant judicieuse malgré toutes ces réserves, on dira finalement que c'était, en réalité, le début d'un bel été.

Zoomons maintenant sur une villa cachée dans les feuillages, au bord d'une petite route, sur les hauteurs du Canadel.

Dans le jardin de cette villa, des plantations avaient poussé, et, tout contre la maison, une terrasse ombragée devenait, avec l'été, encore plus accueillante.

Si ma mémoire est bonne, sur la terrasse était une table, longue ou plutôt ovoïde, où l'on prenait les repas de midi, du soir, souvent le café qui va avec, et que préparait Joël, dont c'était à l'époque l'unique fonction sociale – sa seule contribution, autant que je m'en souviens, aux soucis ménagers.

Après le repas, très fréquemment, Joël ne quittait pas cette table, protégée du soleil par un pin parasol. Il s'installait sur une chaise longue, toujours la même et dans le sens des rayures, cela pour éviter les questions inutiles.

Joël fumait nonchalamment des cigarettes américaines, dont il posait les cendres dans une pelure d'orange située sur l'un des accoudoirs. De temps en temps, la pelure tombait, les cendres se répandaient au vent. Pendant qu'elles s'égaillaient, tant pis, il les suivait des yeux, n'éprouvant rien de précis. Déchaussés, ses pieds nus s'aéraient tranquillement au-dessus de la nappe, parmi les assiettes vides, les plats. Sa belle-mère desservait en fronçant le nez et les sourcils. Mais il n'en avait cure, estimant être en droit de se prélasser dans sa famille, surtout en période caniculaire et de grande effervescence – les vacances d'été.

En l'absence de cigales, Joël entendait bruire les mouches, nombreuses cet été-là. Au hasard de leurs mouvements, qu'il

jugeait disgracieux, elles rencontraient parfois la viande, les fruits. Joël gardait les yeux mi-clos, attendant patiemment qu'elles se posassent. Tandis qu'elles se frottaient les membres antérieurs, geste agaçant et incompréhensible pour les humains, il déplaçait lentement son bras vers elles, tentant de ne pas créer, par un excès de hâte, une dépression malencontreuse. Sa main recroquevillée, en accent circonflexe, les capturait très facilement, d'un mouvement vif, ascensionnel, légèrement rotatoire. Portant alors le poing à l'oreille, pensif, il l'écoutait grésiller, bzz, bzz, comme un poste à galène.

Aux environs, tout était calme. Une coccinelle tournait autour d'un bol. Des fourmis transportaient du pain. Une fine tranche d'appenzell, investie de vers lilliputiens, agonisait dans la poussière. Joël fixait longtemps ces reliefs irréguliers, leurs rognures circulaires, leurs trous aléatoires – leur dimension fractionnée.

Magnanime, il relâchait toujours ses prisonnières.

Puis, c'était l'heure de la plage. Immobile, tel l'iguane, il regardait partir les autres. Il restait seul avec les mouches, sur la terrasse devenue brûlante.

Il lisait que Basarab Nicolescu – un jeune Roumain de son âge – avait gagné la première Olympiade internationale de mathématiques – tenue à Braşov, en Roumanie – et se préparait pour les suivantes.

Joël, une fois trouvé l'énoncé des problèmes, s'était mis, fébrilement, à en chercher les solutions. Mais son ardeur s'épuisait vite, il s'endormait bientôt sur ces obscurs grimoires. De toute façon, le concours n'était ouvert qu'aux pays de l'Est. Pour quelque temps encore – pour toujours, en réalité – l'Olympe mathématique lui serait inaccessible.

Au plus fort de la chaleur, Joël gagnait la salle de bains. Les yeux gonflés de sommeil, titubant à chaque pas, il passait sous la douche, encore tout endormi. L'eau tiède

mêlée de shampoing lui picotait les yeux, lui ruisselait sur les membres. Finissant de s'éveiller, il se rinçait abondamment.

Puis, s'emparant chaque fois du tube de crème approprié, il soignait ses insulations, qui le privaient momentanément de plage, badigeonnait des piqûres d'insectes, traitait quelques comédons – des nodules noirs, qu'il écrasait, impitoyable, entre ses pouces.

Ablutions terminées, juché sur la balance, il vérifiait son poids, soixante kilos deux cent cinquante. «Trop lourd pour un poids plume, trop léger pour un mi-moyen», se disait-il à mi-voix.

Passant alors devant le miroir, il gonflait imperceptiblement le torse, rentrait un tant soit peu son ventre. Il constatait que son corps répondait parfaitement à toutes ses injonctions. Joël n'avait aucune raison de se tourmenter, vraiment aucune.

Le soir, avant de céder à un sommeil sans rêve, il pensait au bonheur prétendu

d'exister. Tranches de vie lacunaires qu'il sacrifiait sans état d'âme, ses premiers jours chômés s'effilochaient comme une dentelle. Perdu dans ce fin réseau de nirvanas dispersés, Joël réfléchissait longtemps, inquiet de la dimension restante.

De temps à autre, à l'improviste, son père venait dans sa chambre.

– Tu devrais sortir, conseillait-il, te changer les idées.

Il eût souhaité qu'il vît du monde, d'autres garçons de son âge. Joël était trop las pour protester, trop agacé pour contredire. Allongé sur son lit, il observait cet homme avec indifférence. Au bout de quelques minutes, il écartait les bras, poussait un petit soupir ou, parfois excédé, en venait à consulter sa montre. Il jugeait ces visites parfaitement importunes et propres à engendrer tous les découragements. Sans être franchement hostile, Joël, le dos tourné, multipliait les réflexions désobligeantes et nourrissait envers son père de noirs desseins vengeurs. Il avait aussi de grands gestes dissuasifs, une réelle animosité envers les portes, vlan.

Joël pensait que sa vie, cette peau de chagrin, allait en se réduisant – des pans entiers, déjà, étaient tombés en poussière – et qu’il tendait lentement, à dix-sept ans passés, vers un avenir discret, où il n’arriverait rien. Plus rien, se disait Joël, et il était prêt à désespérer.

Or, c’est à ce moment-là que le monde, alentour, commença à s’animer de mouvements désordonnés, tout comme les mouches qu’avec adresse il attrapait au vol.

On ne la voyait pas encore, pourtant elle descendait la D27 en roue libre, une Floride bleue décapotée dont les pneus, à flancs blancs, crissaient dans les virages. Sur la banquette avant se tenait un couple que la gravitation formait et déformait au rythme des singularités du littoral, lequel se répliquait identiquement à perte de vue : un golfe, un cap, un golfe.

Au large, la brume dissimulait les trois îles d'Hyères – Port-Cros, Porquerolles et l'île du Levant – et des bateaux irréguliers, de simples voiles à cette distance, se distribuaient sur la mer, au gré de l'espace et de ses similitudes.

Ensemble ils présentaient des configurations imaginaires – un lion, une ourse, un radiotélescope –, l'envers du ciel pour des millions d'années.

La Floride épousait les péripéties du sol, chassant de l'arrière à chaque sinuosité. Dans le rétroviseur, par éclipses, on voyait le monde entrer en involution, se concentrer puis disparaître dans une sorte de pivotement général.

Au-delà, il renaissait tout constitué et le phénomène se répéterait, c'était couru.

De chaque côté de la route, les chênes, genêts et autres arbousiers filaient à toute allure dans la chaleur tremblée de l'asphalte, tandis qu'ils plongeaient vers le Rayol et que le goudron fondu s'écoulait de la corniche, sous un soleil intense et des rayons de grande longueur d'onde.

À l'avant de la Floride, vers le losange Vasarely et, par côté, sur les ouïes, les chromes étincelaient.

Ils passèrent le belvédère, au-dessus du Canadel, dérapant sur son esplanade demi-circulaire. Des gerbes de gravillons avaient giclé au-dessus de la mer comme des sauterelles sur fond d'immense pelouse bleu nuit. « Ce qu'elle tient mal la route, pour une sous-vireuse », commentait Gilles, et Liliane Blin – qu'on surnommerait un jour « Blin-

Blin», quand elle aurait grossi, et vingt ans de plus ou presque –, disait qu'avec tous ces moutons il devait y avoir un de ces vents sur la plage, un de ces vents.

Cet été-là, le soleil brillait au firmament de leur jeunesse et ils n'étaient encore, à quelques kilomètres du Lavandou, qu'à dix-neuf ans de leur origine commune, et un tournant de la vie à ne pas manquer, en plein midi de juillet, pour des êtres aussi doués, parfaitement gémellaires.

Cris, crissement des pneus de la Floride, ils venaient de dépasser l'avenue du Touring Club et l'on voyait déjà se profiler le néon intermittent du *Blue-Moon*, dancing où se produiraient bientôt Sacha Distel et, des années plus tard, Vince Taylor et Monty, Frank Alamo, puis Billy Bridge, le roi du madison. Un beau papillon jaune – un jaune teinté d'orange sur les ailes antérieures – s'était, depuis quelque temps, posé sur le pare-brise. « Si ça continue on se retrouve chez les crabes », susurrait Liliane Blin, blottie au creux de l'épaule de son jumeau.

Celui-ci conduisait de la main gauche et Liliane, de la sienne, lui allumait des Lucky

Strike Classic qu'elle lui tendait, de loin en loin, pour des bouffées à suivre du bout de ses doigts fins et fragiles, et de longueur pianistique. Le reste du temps, passée autour du cou de sa sœur, l'autre main se complaisait dans l'échancrure d'une robe poussin en tissu éponge.

« Bleu, bleu, le ciel de Provence, blancs, blancs les goélands », sifflait-il en tapotant le pare-brise de son pied nu, pour obliger le papillon à montrer ses ailes. « Un Citron », pensait-il. Il était collectionneur.

– Dernier lacet, je ne freine pas.

Puis, l'espace d'une seconde, un bourdon qui ressemblait à une truffe, poursuivi par une voix qui l'appelait désespérément, surgit hors d'un fourré, huma l'air, se transforma en museau, puis en chien, s'avança et entreprit de traverser la route à petits pas, d'un air de dignité offensée. Gilles, aveuglé par le soleil, le vit au dernier moment. Il déporta l'automobile à gauche, tandis que le moteur s'emballait et que son pied droit, vivement ramené à la hauteur de la boîte à gants, cherchait de quoi ralentir près du levier de vitesses. Dans cette situation, une

collision frontale avec un point rapide qui grossissait sur l'horizon devenait à chaque instant un peu plus probable. Aussi dut-il opter pour le sacrifice de sa voiture, laquelle vint percuter celle des parents de Joël, une 403 gris clair qui stationnait sur le trottoir libre, à côté d'un scooter. Dans le froissement de tôles qui s'ensuivit, le lion Peugeot recula d'un mètre en direction de Saint-Raphaël, et la forme du scooter, devenu sculpture abstraite, signifiait qu'à l'avenir – c'était fâcheux, pensait Joël – il n'aurait plus de moyen de transport.

Au même moment, en sens inverse, un camion benne de la couleur du papillon passait en trombe, klaxon bloqué.

Liliane et Gilles sautèrent ensemble de la Floride – les portes étaient coincées – et constatèrent qu'ils étaient saufs, ainsi que le chien qui gambadait maintenant à quelques mètres de là.

Ils s'apparurent respectivement beaucoup plus pâles qu'à l'ordinaire, en dépit de leur bronzage, au point que le père de Joël, dont la civilité se trouvait mise à l'épreuve, leur proposa très gentiment un verre d'eau de

Seltz – «deux, s'il vous plaît», demanda Gilles – qu'il leur versa d'une bouteille bleu métallisé, tchi-tchi, par simple dépressurisation.

– Et les freins ? risqua-t-il.

Mais on lui fit comprendre que ce n'était pas la bonne question.

Ils se reposèrent quelques instants sur le canapé. Puis, Liliane demanda à prévenir leurs parents. Au téléphone, elle parlait d'une voix ferme et persuasive.

– Non, disait-elle. Non, on n'a rien. Mais la Floride est en accordéon. Oui, à cause de la Peugeot. Comment va-t-on rentrer – elle se tournait vers Gilles –, je leur demande de venir nous chercher ?

– Si vous habitez loin, ce serait une bonne idée, intervint le père de Joël, toujours imperturbable. Je ne vais pas pouvoir vous raccompagner tout de suite, mon propre véhicule vient d'être endommagé.

Et c'est ainsi que Joël les a connus. Il contemplait avec intérêt, pendant qu'elles s'agitaient au téléphone, les jambes dorées de Liliane Blin, dont le galbe doux, mysté-

rieux, si mystérieux et si doux qu'on l'aurait cru, parfois, recouvert d'un fin duvet imperceptible, le faisait rêver, rêver. Mais Joël se reprenait très vite. Il s'astreignait à calculer le rayon de courbure de cet univers, se répétant sans arrêt qu'on n'en était encore, avec ces événements, qu'au tout début des vacances.